

Échange

Alice
www.alicem.net

De mai à fin octobre 2018

Je ne sais jamais bien si le fait que je me remette à bosser sur des nouvelles est le signe que je vais bien ou si au contraire j'essaye de fuir des choses. On va dire pour le moment que l'on se fiche de la réponse à cette question.

J'ai pondu ce qui suit avec une idée qui traînait depuis pas mal de temps. Un inconvénient à cela est qu'il y a une intersection non vide avec des textes que j'ai écrits entre temps, mais d'un autre côté cela m'a permis d'enrichir un peu tout ça, et de rédiger quelque chose de plus mature, peut-être.

*
* *

J'AURAI dû me douter que c'était un plan foireux. Déjà, le simple fait qu'il s'agissait de ma propre idée aurait dû me mettre la puce à l'oreille. En même temps, elle m'intéressait vraiment, cette réunion, alors congés payés ou pas, je voulais y prendre part. J'avais juste oublié à quel point il est difficile de sortir de son petit chez-soi pour se catapulte ainsi au travail en dehors du contexte habituel. Bref, je n'étais pas vraiment dans les temps, pour ne pas dire complètement en retard.

Je claquai la porte sans ménagement ni considérations sécuritaires, supposant que personne ne prendrait le temps et

la peine de glisser une radiographie de son poignet dans l'embrasement de la porte pour entrer par effraction et voler le peu que j'avais. « Je fermerai à double-tour la fois prochaine pour compenser », me dis-je, tentant vainement de me rassurer.

Je fis quelques mètres en trotinant, me disant que les circonstances ne méritaient tout de même pas que je m'épuise outre mesure. Cette résolution apathique ne tint que le temps de traverser un pâté de maison, après quoi une conscience un peu trop professionnelle me fit courir comme j'avais oublié en être capable.

Avec ce regain d'énergie vint un affinement de mes sens : j'évitais les passants avec une facilité déconcertante, et ils n'étaient d'ailleurs presque plus dignes d'être qualifiés de « passants » tant ils me semblaient immobiles. À croire qu'ils étaient tous paresseux... ou tout simplement plus à l'heure que moi pour ce qu'ils avaient à faire.

Hélas, ces quelques succès me conférèrent peut-être un peu trop de confiance. Je me limitai en effet, dans mes prévisions relatives à la position des obstacles, à des inférences purement logiques, basées en grande partie sur ce que j'avais pu rencontrer par le passé. Dans ces conditions, il m'était difficile d'esquiver un obstacle n'ayant *aucun sens*.

Ainsi, après avoir contourné un pan de mur qui faisait un peu trop bien son travail de mur et occultait donc grandement ma vue, je senti une force silencieuse et immobile bloquer la partie inférieure de mon corps, lui refusant tout mouvement. La moitié haute, emportée par son élan, n'eut bien entendu pas le loisir de s'inquiéter du sort de mes jambes et continua à avancer comme si de rien n'était. Première loi de Newton et compagnie.

Alors que je volais presque littéralement, complètement désolidarisé du sol, mon cerveau commença à traiter les dernières informations que lui avaient envoyées mes yeux. Le

résultat de cette analyse ne fut pas si éclairant que cela, mais valait mieux que rien : une sorte de dôme sombre s'était interposé et avait interrompu ma course.

« Ah, putain, ça aurait pu me servir, comme info, ça, en fait », fit mon cerveau.

Mes yeux ne purent lui répondre car mon envol tout sauf gracieux arrivait à son terme. Je heurtai le sol aussi violemment que l'on peut l'imaginer sinon davantage, et effectuai un tonneau dans la poussière du trottoir avant de me retrouver de nouveau face contre béton.

Malgré le ridicule de ma position, je ne pu me résoudre à tenter immédiatement de me lever ni même de me retourner : avant toute chose, je tenais à m'assurer de l'absence d'une douleur aiguë quelconque, et sondais mentalement mon corps à la recherche d'un membre sérieusement amoché. Et puis, j'étais tout de même un peu sonné, il faut bien le dire. Je fus cependant vite interrompu dans mes analyses – interrompu par une voix féminine venant de derrière moi.

« Oh mon dieu, oh mon dieu ! Vous allez bien ? »

À cette question firent suite des pas précipités. Commencant à appuyer mes avant-bras sur le sol afin de me hisser, je répondis comme je pu :

« Hein ? Euh, ouais, j'crois, mais... »

— Mais poussez-vous, vous ! Je n'arrive plus à les voir ! Vite ! » me coupa la voix.

Je ne compris naturellement pas ce qu'il était en train de se passer. Il semblait que l'on m'adressait un reproche, mais sa nature et sa cause étaient ma foi plutôt obscures. Fort heureusement, je n'étais plus en train de manger le trottoir, et pouvais enfin voir à qui j'avais affaire.

Ce que mes yeux avaient un peu plus tôt réduit à un dôme se trouvait debout devant moi, l'air furibond et paniqué. Il s'agissait d'un être humain. D'une jeune femme, pour être plus

précis – probablement accroupie ou penchée au moment de mon envol. Mais être précis ne m’aidait pas, ici, à comprendre la situation. Je lui répondis donc par un simple regard interrogateur, au moins le temps de me tapoter les vêtements pour en évacuer la poussière et. . . tout ce qui traîne sur les trottoirs de notre pays riche et développé.

J’étais avide d’informations, mais il faut croire que cette personne trouvait la conjoncture limpide, puisqu’au lieu de me fournir des clefs de compréhension, elle jugea plus utile de renouveler son injonction, augmentant même l’intensité de cette dernière :

« Allez ! Poussez-vous ! Pourquoi vous attendez comme ça ? »

Faute de mieux, mais aussi parce que j’étais trop hébété pour réfléchir à une manœuvre alternative, j’obéis, me disant que cela me permettrait probablement d’en savoir davantage. Et puis, au fond, je pouvais tout aussi bien repartir l’air de rien et laisser cette inconnue crier sur qui lui semblait le mériter sans plus jamais m’en soucier. Ce n’était pas comme si elle me menaçait d’une arme. D’ailleurs, elle était plutôt frêle, noyée sous des vêtements amples qui semblaient avoir été exhumés des affaires de ses aïeux. Je ne risquais donc *a priori* pas grand chose en jouer son jeu pour l’instant.

Je me redressai donc, un peu péniblement. Ce faisant, je sentis posé sur moi son regard sévère (ou qu’elle *voulait* sévère, car il faut avouer qu’elle avait plus l’air de faire la moue que d’être véritablement en colère).

À peine eus-je fait un pas en arrière qu’elle se jeta à quatre pattes à l’endroit où j’avais gési (participe passé paraît-il inexistant mais ici utile) lamentablement et se mit à examiner méthodiquement le sol.

« Alors ? Alors ? Vous allez bien ? » lança-t-elle avec une inquiétude prononcée.

Bien entendu, personne ne lui répondit. Elle ne sembla néanmoins pas s'en formaliser et enchaîna, adoptant cette fois-ci un ton rassuré et jovial :

« Ouf! Je ne vois quasiment pas de cadavres, et vous avez l'air de ne pas être trop effrayées! Il faut croire que ce gros bonhomme est plus biscornu qu'il n'en a l'air! Vous avez réussi à vous glisser dans les creux! »

Je supposai – à raison – que j'étais le « gros bonhomme biscornu » mentionné et m'efforçai de ne pas relever cette référence, mais jetai tout de même machinalement un œil vers mon propre corps afin de vérifier que je n'avais pas encaissé cinquante kilos pendant la nuit.

Ne prenant même pas la peine de lui demander à qui elle s'adressait en de tels termes, je m'accroupis et examinai moi-même le théâtre de ma chute et de cet apparent monologue. Je pensais ainsi éviter de nouvelles remarques de sa part, mais su que je ne m'en tirerais pas à si bon compte quand elle releva la tête vers moi.

« Regarde! Il y avait plein de gentilles fourmis et tu es venu t'affaler sur un de leurs axes principaux! »

Je ne jugeais utile de lui signaler ni que je me serais bien passé de cette chute, ni qu'elle en était, en toute objectivité, au moins partiellement responsable. J'étais déjà bien content de commencer à comprendre la situation, si absurde fut-elle, et d'être en un seul morceau.

« Bon, continua-t-elle, ça n'a quand même pas l'air trop grave. Elles continuent à passer par là presque comme avant. Ça aurait quand même été dommage qu'elles perdent la trace de cette immense source de succulente nourriture! » fit-elle avec un signe de tête.

La « succulente nourriture » ainsi indiquée n'était autre que la poubelle au sac éventré qui trônait aux abords du carrefour.

J'ignorais dans quoi je m'embarquais, mais mes instincts d'être humain me poussèrent à tenter de faire naître quelque chose ressemblant à un dialogue censé. Chose peu aisée dans le désert logique que représentait cette scène étrange.

« Vous observiez les fourmis pendant qu'elles ramenaient des bouts de détritiques à leur fourmilière ? reformulai-je.

— Tenez-vous vraiment à ce que je réponde à ça ? Vous l'avez bien vu, non ?

— Ah, euh... Oui, plus ou moins, mais...

— Allez-y ! Dites-moi que c'est bizarre ; que je devrais être en train de *travailler* ou de regarder *la télévision* en buvant une bière ! me sermonna-t-elle, sur la défensive.

— Hein ? Non, non, mais... balbutiai-je.

— De toute façon, c'est devenu ringard de prendre le temps d'observer des trucs. Sauf que personne ne serait en mesure d'expliquer pourquoi. Notre société adore ça : fustiger des trucs sans raison, puis ne jamais vérifier qu'il y en avait une. »

Je voyais où elle voulait en venir – ou plutôt, où elle était arrivée sans me laisser l'occasion d'intervenir –, mais son attitude avait de quoi me vexer, moi qui n'avais pas trop d'arrière-pensées sur ses activités. Ne voulant pas rester sur un échec, je tentai une nouvelle fois de me racheter, bien que je n'étais pas certain de savoir ce que j'avais à me reprocher :

« Non, non, j'n'ai rien dit ! Vous regardez bien les bestioles que vous voulez, hein !

— Les *quoi* ? ! s'étrangla-t-elle, outrée.

— Euh... J'sais pas ; “animaux”, “insectes”... »

Elle gonfla ses joues avec sa contrariété coutumière, et je ne su jamais si j'avais aggravé mon cas ou s'il ne s'agissait que du contrecoup de mon « offense » initiale envers ses compagnons à six pattes. Dans une tentative de réinitialisation de la situation, je lançai la première question inoffensive et non offensante qui me vint :

« Cela fait longtemps que vous êtes là? »

Elle fronça les sourcils puis leva les yeux au ciel. Je me mis bien vite à me demander si j'avais encore gaffé, mais il s'avéra qu'elle cherchait simplement une réponse satisfaisante au prix d'un effort mental intense.

« Bah depuis ce matin, quoi, finit-elle par lâcher, concise.

— Hum? On est *encore* le matin, rétorquai-je en regardant l'heure sur mon téléphone malgré la confiance absolue que j'avais en ma déclaration.

— Bah j'n'sais pas, moi.

— Hein?

— Bah. . . J'me suis levée, je suis sortie, puis j'suis tombée sur ces fourmis. Jamais regardé l'heure au milieu de tout ça. Pourquoi l'aurais-je fait? Pour prendre des notes sur l'usage que je fais de mon temps? Pour rendre des comptes à une autorité supérieure quelconque? »

Je ne trouvai une nouvelle fois rien à lui répondre. Peut-être cela signifiait-il qu'elle avait au moins un tout petit peu raison. Qu'importe : maintenant qu'elle était lancée, j'étais libéré de la contrainte de lui donner la réplique pour quelque temps.

« Au début, j'ai cru que c'étaient des fourmis comme celles que l'on voit tout le temps dans l'coin – je veux dire. . . en ville, quoi. Ou pas loin. Pas là où elles font trois mètres de long, quoi. »

Hochement de tête, par pure lâcheté et crainte d'un nouveau sermon.

« . . . Mais ça n'était pas si étonnant que je les juge aussi mal, car elles ont quand même une dégaine vachement classique. Sauf qu'en fait. . . expliqua-t-elle en plaçant son index à une douzaine de centimètres à peine de mon nez, elles, elles ne se contentent pas de se promener au hasard comme des gens paumés. »

Je commençais à me rendre compte qu'une fois lancée, elle pouvait être difficile à arrêter, mais restai silencieux pour le moment.

« Tu vois, d'habitude, quand on tombe (figurativement, *pas comme certains*) sur des fourmis d'ici, surtout en ville, on est un peu blasés, genre on se retrouve avec des petites choses minuscules alors que les documentaires nous font miroiter des créatures immenses dont les fourmilières culminent à la hauteur de notre tête ! expliqua-t-elle en moulinant l'air de ses bras.

— Hum, hum.

— Eh bien celles-là, malgré leur physique un peu décevant, elles ont l'air de plutôt bien se débrouiller ! Regarde : peu après mon arrivée, elles ont repéré cette source de nourriture dont je te parlais ! »

Ah, oui : la poubelle. Les détritrus se répandaient sur le trottoir en se faulant sans effort par un trou béant. J'aurais pu moins bien tomber, tout à l'heure, donc.

Encouragée par ce mouvement de tête qui trahissait mon attention grandissante, elle embraya :

« Et donc, tout allait bien, elles se faisaient péter le bide pour ramener des réserves à la maison, mais *poum !* un horrible clébard est venu uriner en plein sur leur voie de phéromones. »

Horrible clébard ? Son intérêt pour les animaux semblait assez sélectif. Cela dit, peut-être est-ce un peu le cas de tout le monde.

« Résultat : elles galèrent un peu, maintenant ! Il n'y a plus grand chose pour leur recommander de se diriger de ce côté, et elles sont reparties à la recherche de filons à exploiter alors que l'Eldorado alimentaire se trouve juste sous leurs mandibules ! Donc voilà : je les surveille pour voir comment

elles s'en sortent. Pis p't êt' que je pourrai les aider, à un moment ou à un autre ; j'n'sais pas. »

Ce fut la conclusion de son récit, et bien que je ne savais exactement qu'en penser, je m'étais senti, je dois le dire, étonnamment impliqué. Et puis, ce n'est pas tous les jours que quelqu'un sorti de nulle part vous explique avec autant de ferveur à quoi il a employé le début de sa journée. Cette situation insolite avait semble-t-il réveillé comme un sens du devoir en moi. Cependant, je n'avais pas sa clairvoyance ; tout était loin d'être limpide pour moi, ce que je tentai de lui communiquer :

« L'état actuel de leur organisation n'est pas hyper flagrant, pour moi, quand même. . . fis-je en me penchant vers le sol.

— Forcément ! Je te rappelle que tu viens de t'écraser sur une de leurs artères principales ! Comme si elles n'avaient pas assez de problèmes comme ça ! Laisse-leur un peu le temps de retrouver leurs esprits – ou plutôt, leur esprit commun – et tu verras qu'elles font des trucs fascinants !

— . . . Genre ? » hasardai-je après avoir attendu, l'espace de quelques secondes, des exemples qui n'avaient pas l'air d'avoir prévu de venir.

Elle me regarda dans les yeux avec fermeté et sérieux, mais au coin de ses lèvres pointait un brin de malice. Une attitude digne d'un joueur d'échecs un tantinet hautain s'apprêtant à jouer un coup particulièrement fourbe.

« Les mots humains ne sont pas très pratiques pour décrire les agissements d'êtres si éloignés de nous ; je crains qu'il ne te soit nécessaire d'observer les choses par toi-même pour commencer à les comprendre.

— Hum. . .

— Réjouis-toi ! Tu vas vivre une expérience dont presque personne, de nos jours, ne profite ! N'est-il pas merveilleux d'emmagasiner des connaissances rares ? Et puisque chacun percevra et vivra ce type de choses à sa propre manière, on

peut même parler de savoir *unique* ! Bref, pose-toi là », conclut-elle avec une brutalité inattendue.

Elle pointait du doigt la base d'un lampadaire, non loin. Je ne voyais pas d'objection concernant l'emplacement à proprement parler, mais disons qu'à choisir je serais simplement resté là où j'étais, ou allé aux côtés de l'inconnue afin de faciliter les échanges vocaux, comme cela se fait couramment chez les êtres humains – ou un peu tout ce qui utilise de bêtes vibrations sonores pour transmettre des informations, en fait. Je résumai ces pensées en trois mots :

« Pourquoi pas là ? »

Elle me regarda comme si je venais de lui demander s'il serait judicieux de se déplacer sur les mains plutôt que sur les pieds.

« Si tu veux prévoir le temps qu'il va faire, tu fous toutes tes sondes, tes instruments et tes grenouilles au même endroit, toi ? »

Je supposai que son histoire de grenouilles était une image ou un terme trop technique pour moi et que le rôle de l'idiot dans cet échange me revenait toujours. De toute manière, tout retard dans l'émission de ma réponse l'aurait probablement contrariée – disons « maintenue dans son état naturel ». Ainsi, je me cantonnai à :

« Bah, euh, non.

— Eh bien voilà ; c'est un peu – que dis-je ? *complètement* – pareil ! Si nous voulons mieux comprendre ces fourmis, il faut que nous nous arrangions pour couvrir la plus grande surface possible ! opina-t-elle en brassant l'air de ses manches qui laissaient à peine dépasser ses doigts.

— Ça se tient », concédai-je en lui tournant le dos pour aller rejoindre le poste qui venait de m'être confié.

Ce n'est qu'au moment d'enfin regarder vers le sol pour trouver ces fameux insectes que je réalisai que j'ignorais les détails de ma mission.

« Dites... Qu'est-ce que je dois faire, au juste ? J'veux dire... Qu'observe-t-on ? Qu'attend-on ? Vous voulez que je vous préviene quand je remarque un truc en particulier ? »

Ma vague question terminée, elle leva le nez au ciel pour réfléchir, la main sur le menton. Une pose assez théâtrale, mais étonnamment crédible une fois appliquée à elle.

Dix bonnes secondes passèrent.

« Attends, pensai-je, elle m'a sérieusement sorti tout ça et fiché là sans idée plus précise que ça ? »

Erreur de jugement de ma part (mais difficile de m'en vouloir, non ?) : elle cherchait simplement, comme à son habitude, la formulation idoine. Si tant est qu'il y en eût une pour ses idées si singulières. À sa place, je ne me serais probablement pas autant fatigué.

« À toi de voir. Disons que quand tu auras vu un truc qui te semblera digne de notre attention – ou du moins de la tienne –, tu le sauras.

— Hum ? fis-je pour l'inviter à délivrer une suite dont son ton trahissait l'existence.

— Imagine qu'on est en train de chercher *des trésors*, reprit-elle avec des étoiles dans les yeux, mais que nos détecteurs de métaux sont tout pourris...

— Hein ? Ce n'est pas le truc le plus engageant qui soit, dit comme ça.

— ... T'as qu'à te dire que quelqu'un nous *oblige* à chercher ces trésors, si ça peut t'aider à visualiser le truc et à te projeter dedans.

— C'est encore plus flippant, mais oui, OK.

— Donc, je disais : des détecteurs de métaux tout pourris. Ce qu'ils ont de pourri, c'est que quand ils sont au-dessus d'un

truc cool, ils ne parviennent à faire qu'un tout petit "bip bip!" de rien du tout. »

Pendant qu'elle déroulait ses métaphores, j'hésitais entre la regarder par politesse et continuer avec obéissance à observer le sol. Pour sa part, elle se tenait dans un entre-deux assez particulier, gesticulant tout en jetant des regards plus ou moins furtifs vers les fourmis qui déambulaient.

« De ce fait, on est obligés de se concentrer comme des malades pour entendre ces "bip bip"! Faut passer un peu partout en restant à l'écoute, histoire de ne pas louper ce qu'on cherche – ce qui nous intéresse. »

Tout en expliquant cela, elle mimait la scène, avançant en tenant un détecteur de métaux invisible, l'oreille tendue et les traits plissés par la concentration, puis bondissant comme si elle avait reçu une décharge électrique.

Je perdais peu à peu de vue le sujet de départ, mais puisqu'il était au moins aussi bizarre que ce qu'elle me racontait là, cela représentait une perte tout à fait acceptable.

« Dans notre cas, les trésors, ce sont... *des trucs stylés* », continua-t-elle.

Mon dieu, on est bien avancés, avec ça, pensai-je.

« Et le détecteur, c'est peut-être gngnngn, mais je pense qu'on peut considérer qu'il s'agit de notre cœur. Ou notre cerveau. Ou nos glandes surrénales. Selon ce que tu préfères. Mais en gros, il faut être en permanence à l'affût – à l'affût comme jamais! –, car on ne sait ce que l'on cherche qu'au moment où on le trouve!

— Ce n'est pas hyper pratique, quand même... intervins-je.

— Raaah! Mais au contraire! s'offusqua-t-elle les bras levés. Enfin... OK, ça rajoute des contraintes, mais on peut aussi voir ça comme une chance! Par exemple, ça peut nous permettre de découvrir des choses. D'ailleurs, je n'ai jamais

compris pourquoi autant de gens perdent leur temps à chercher des choses dont ils connaissent déjà presque tous les détails. La peur, peut-être. Ou alors... Oh! Oooh!! » s'écria-t-elle soudain, me faisant sursauter alors qu'elle agitait les bras en admirant le trottoir, atteignant de nouveaux sommets de ferveur.

N'attendant pas qu'elle m'y invite, je la rejoignis pour goûter ce qu'elle dévorait ainsi des yeux tant qu'il en restait. Je me disais également qu'un exemple d'une chose l'intéressant vaudrait probablement une heure ou deux d'explications (surtout de ses explications) et me permettrait d'orienter mes recherches avec davantage de sagacité.

« Regarde! Il y en a tout un tas qui arrivent et qui ont l'air de se diriger vers la poubelle! Encore quelques efforts et les cataclysmes passés ne seront pour la colonie plus que de mauvais souvenirs! »

Ses tournures quasi bibliques avaient quelque chose d'enthousiasmant. Après quelques secondes, elle reprit :

« Ouais! Les éclaireurs leur refilent des échantillons pour leur prouver que c'est de la bonne came! Et si ça se trouve... »

Arrivée à ce point, elle se figea, la bouche grande ouverte. Ce n'était hélas pas la première fois, et je pris mon mal en patience. Ses yeux pétrifiés foraient les miens, mais plutôt par hasard que pour y percevoir quelque chose.

Je m'attendais à une révélation fracassante, mais...

« Raaah! fit-elle en se prenant la tête à deux mains, à la manière d'un footballeur venant de faire la gaffe du siècle. J'avais un truc à faire, en fin de matinée! »

Puis, regardant un téléphone fraîchement sorti des profondeurs abyssales d'une poche surdimensionnée :

« Bon, j'ai un rendez-vous, corrigea-t-elle; je peux encore sauver l'honneur si je me bouge un peu. Beaucoup. Bref, euh... »

Alors qu'elle s'agitait ainsi, mes propres neurones attrapèrent un lambeau de souvenir et le retournèrent dans tous les sens pour retracer son origine. Soudain, ce fut à mon tour de me tenir la tête avec dramatisme :

« Oh putain ! J'étais censé aller quelque part, moi, en fait ! »

Excepté que dans mon cas, c'était mort de chez mort : la réunion que je visais s'achevait probablement à cet instant, ou du moins n'en avait plus pour suffisamment longtemps pour justifier l'achèvement du trajet que j'avais entamé. J'avais passé toute sa durée à regarder des fourmis avec une personne sans nom dans un coin de ville paumé.

« Oh... Donc tu vas partir aussi ? »

Elle semblait déçue, voire inquiète, mais pas à cause de notre séparation imminente : elle avait prévu de partir de toute manière, et toute idée romantique était probablement bien loin de son esprit empli de dieu sait quoi. À vrai dire, je ne comprenais pas plus cette nouvelle réaction que ses précédentes.

« Bah, euh, oui et non, répondis-je, reprenant mon calme. Il est de toute manière trop tard pour moi maintenant, mais d'un autre côté je ne peux pas non plus m'éterniser ici, quoi qu'il arrive... Enfin... Tu vois, quoi.

— ... Non, je ne vois pas tellement », fit-elle en toute honnêteté.

Silence. Soudainement étrangère au sentiment d'urgence qui l'animait quelques secondes auparavant, elle se tenait plantée devant moi comme attendant que je lui explique le sens de la vie. J'allais m'y résigner quand ce fut finalement elle qui, à mon grand soulagement, précisa ses intentions :

« Tu vois », commença-t-elle en pointant une nouvelle fois du doigt les fourmis qui, elles, se moquaient bien de nos échanges. « Elles n'ont pas encore vraiment réussi à rétablir la route de ravitaillement dont je t'ai parlé tout à l'heure.

J'aurais voulu suivre un peu tout ça pour voir comment les choses évoluaient, et m'assurer que l'histoire se terminait passablement bien. . . »

La fin de l'histoire, je commençais à la voir arriver, moi. Je n'avais cependant guère à gagner en coupant la demoiselle dans son enthousiasme.

« . . . et donc, il faudrait que quelqu'un reste ici pendant mon absence ! »

Bim. Voilà.

« Hum, hum, "quelqu'un" . . . répétais-je en tentant de ne pas avoir l'air trop narquois.

— Bah oui ! Quelqu'un ! Et vu que pendant mon absence, par définition, je suis absente, baaah. . . »

Elle interrompit ici sa phrase lourde de sens, et commença à balancer la tête de droite à gauche, tentant d'exprimer au mieux son embarras.

J'eus pendant un bref instant – mais suffisamment longtemps pour avoir un peu honte – la tentation de ne pas lui donner la réplique, rien que pour voir pendant combien de temps elle dodelinerait ainsi. Puis, me ressaisissant :

« Bon, genre combien de temps ? Une heure ? De toute façon, c'est mort pour ce que j'étais censé faire, alors autant regarder des fourmis. . . »

Je n'étais plus très sûr de ce que je racontais, mais m'en fichais étrangement.

« Aaah ! » se réjouit-elle (s'agissait-il de l'expression d'un soulagement, ou commençait-elle tout simplement à s'impatienter, façon « C'est pas trop tôt » ?). « Cool ! »

Je m'attendais (stupidement) à un *briefing* des opérations et m'apprêtais même à le lui soutirer histoire d'assurer le coup, mais à peine eu-je ouvert la bouche dans cette optique qu'elle me tournait déjà le dos en levant le bras pour esquisser un salut des plus brouillons :

« Hop! À plus tard! Merci! » tint lieu d'explication.

La regardant partir précipitamment au loin, je me dis, fataliste mais fort de l'expérience amassée au cours des dernières minutes, qu'il me faudrait m'en contenter. Je m'accroupis pour rejoindre ces fameux insectes, ne sachant même pas si et quand cette inconnue avait l'intention de reparaître, mais l'esprit étonnamment serein.

*

* *

Sans trop faire exprès, je me retrouve avec de plus en plus de textes qui parlent de pression, de contemplation, de relativisation, etc. De « lâcher prise », certains diraient. Au fond, quand je regarde ce qui me préoccupe au quotidien et ce que j'aime faire (genre me balader au hasard en prenant des photos), ça n'est guère étonnant. En parlant de photos, d'ailleurs, il est probable que ce sujet, auquel je ne m'intéresse au fond que depuis peu, m'ait pas mal guidé pour ce texte. L'histoire du « détecteur tout pourri » qui oblige à être concentré sur ce qu'on ressent, par exemple, en provient directement.

Il m'est arrivé d'observer des fourmis en attendant un gars et de me retrouver à faire peur à une inconnue parce qu'elle me voyait plié en deux comme si je souffrais le martyr. Ça ne m'a pas autant inspiré qu'on pourrait le croire pour ce texte, mais ça a le mérite de montrer que « ce mec observe des bidules » est, dans bien des situations, à peu près la dernière hypothèse qui nous vient à l'esprit lorsque l'on voit quelqu'un planté dans la rue. Pourtant, nous sommes entourés de trucs qui mériteraient bien d'être un peu plus souvent observés.

J'ai un peu scindé ma personnalité en deux pour créer les personnages, mais j'essaye de plus en plus de ne pas me limiter à ce type d'artifices; j'en ai un peu marre d'autant baser mes créations sur moi-même. Un autre obstacle est que j'ai un peu

trop tendance à changer tout personnage féminin en mon idéal de compagne de vie ; j'ai essayé de faire gaffe à cela ici, mais une conséquence notable est que j'ai assez vite coupé court à mes descriptions, afin de ne pas trop en faire. Au fond, je pensais aussi que les informations que j'aurais pu ainsi donner n'auraient pas été si utiles que ça, mais il n'est pas impossible que je me trompe lourdement sur la question. Enfin voilà. J'ai aussi ajouté quelques défauts à cette humaine (qui, il faut bien le dire, sait se montrer reloue par moments), mais ça ne m'a pas nécessairement empêché de sécréter de la dopamine ou je ne sais trop quoi.

Je crois que je commence enfin à réussir à assumer le fait d'essayer d'être drôle. Au fond j'ai toujours trouvé ça... prétentieux, disons. Comme si c'était réservé à des gens vraiment balèzes. « Oh, là, là ! Regardez ! Que je suis drôle ! » C'est dommage. Je m'extirpe donc peu à peu de cette croyance débile, mais ça n'est pas trivial. Peu de choses le sont, en écriture, je crois.

Oh, une dernière chose (ça commence à faire beaucoup) : je n'étais initialement pas content du titre du tout, et pensais le changer. Finalement, non seulement je n'ai rien pu trouver d'autre, mais en plus j'ai trouvé qu'il y avait un double sens involontaire rigolo, puisqu'en plus d'échanger leurs places et leurs rôles, les personnages procèdent à un échange verbal qui, au fond, les enrichit, etc.

Voilà.